

Black narcissus (Le narcissse noir)

film de Michael Powell et Emeric Pressburger - 1947

« Les films de Michael Powell et Emeric Pressburger sont grandioses, poétiques, remplis de sagesse, d'aventure et d'obstination, en extase devant la beauté, qu'elle soit naturelle ou recréée, profondément romantiques mais pourtant dépourvus de tout compromis. »

Martin SCORSESE

Scénario : Michael Powell et Emeric Pressburger, d'après le roman Le Narcisse noir de Rumer Godden

Direction artistique : Alfred Junge

Costumes : Hein Heckroth

Photographie : Jack Cardiff, assisté de Christopher Challis et Edward Scaife (cadreurs, non crédités)

Son : Stanley Lambourne

Musique : Brian Easdale

Montage : Reginald Mills

Production : Michael Powell et Emeric Pressburger

Deborah Kerr : Sœur Clodagh

David Farrar : Mr. Dean

Kathleen Byron : Sœur Ruth

Jean Simmons : Kanchi

Sabu : le jeune général

Judith Furse : Sœur Briony

Flora Robson : Sœur Philippa

Drame sensuel placé sous la beauté radieuse et écrasante des montagnes indiennes, Le Narcisse noir précède directement Les Chaussons rouges dans la filmographie de Powell et Pressburger. Œuvre atypique, décisive pour la génération de Coppola et de Scorsese, essentielle pour l'histoire du Technicolor, il s'agit de l'un des films les plus aimés et les plus commentés du cinéma classique. L'art de la mise en scène touche ici au mystère de l'extase à travers la flamboyance des décors et l'ivresse de la musique. Magnifiée par la grâce fébrile de Deborah Kerr, la virilité rustique de David Farrar ou la fraîcheur sauvage de Jean Simmons, l'histoire confronte le désir et l'interdit avec une audace extrême. À la fois spectacle majestueux et tragédie des sentiments exaltés, Le Narcisse noir correspond à un idéal de cinéma indépassable.

Un roman « exotique et érotique »

Le Narcisse noir est adapté d'un roman britannique populaire écrit par Margaret Rumer Godden en 1939. L'auteur, qui a passé son enfance dans l'Inde coloniale, invente un drame intime inspiré de ses souvenirs personnels. Lorsqu'il lit le livre, Michael Powell est saisi par son fort potentiel cinématographique et par la richesse visuelle qu'il suggère, persuadé que l'histoire « serait follement exotique et érotique à l'écran ». Or, c'est la guerre ; le projet est alors impensable. Mais quelques années plus tard, c'est Emeric Pressburger qui vient voir Michael Powell pour le convaincre d'adapter le roman.

Jack Cardiff, le maître du Technicolor

La splendeur du Narcisse noir doit beaucoup à l'extraordinaire sens artistique et chromatique du directeur de la photographie Jack Cardiff. À l'époque, Cardiff est l'un des rares opérateurs européens à avoir été formés pour le Technicolor, choisi directement par la firme américaine parmi plusieurs candidats. Il acquiert ainsi une propension à expérimenter au maximum, comme il le raconte lui-même : « J'étais l'éternel enfant terrible qui se servait de tous les effets et de tous les éclairages tabous. ». Après avoir filmé quelques inserts pour Colonel Blimp (1943), Cardiff est repéré par Powell et devient le chef-opérateur d'Une question de vie ou de mort (1946) où son traitement particulier de la lumière artificielle imprime au film une couleur distinctive. Toutefois, c'est avec Le Narcisse noir que l'étendue de sa palette esthétique s'exprime pour la première fois dans son entière diversité. S'inspirant des grands maîtres de la peinture, et notamment des impressionnistes, Cardiff accentue les effets chatoyants des couleurs, comme pour marquer l'inquiétude ressentie par les nonnes face à l'environnement, en même temps que souligner la beauté sensuelle qui s'en dégage. Le traitement intense des blancs à l'intérieur du couvent, renforcé par les reflets de couleurs dans les ombres, contraste avec la fougue de la nature au dehors. Après Le Narcisse noir, Cardiff collabore avec Powell et Pressburger sur le film qui immortalisa leur style : Les Chaussons rouges (1948).

La flamboyance de l'Inde recréée en studio

Lors d'une réunion préparatoire pour Le Narcisse noir, les producteurs déplient une carte de l'Inde devant Powell en lui demandant où il compte tourner. Le cinéaste surprend tout le monde en répondant : « Nous n'allons pas aux Indes. On va faire tout le film ici à Pinewood. ». En allant en Asie, Powell craint que l'exotisme des lieux naturels n'écrase l'histoire. Le Narcisse noir est tourné intégralement en studio avec des décors conçus par Alfred Junge. Les faux paysages peints et les ornements du palais ont pu inspirer

Spielberg et Lucas, fervents admirateurs de Powell et Pressburger, pour Indiana Jones et le temple maudit. Outre le fait de donner une grande cohérence plastique à l'œuvre, le tournage en studio permet de régler les plans avec davantage de minutie. Le mouvement incessant à l'intérieur des images, l'omniprésence du vent et les artifices visuels apportent au film un charme irréel.

Le « film composé » selon Powell

Pour Michael Powell, *Le Narcisse noir* est une première tentative de « film composé ». Par ces termes, le cinéaste décrit une œuvre cinématographique où l'intrigue, les personnages, la succession des images, les émotions et les sons sont indissociables et varient à l'unisson. Au sein d'un tel film, la musique joue un rôle prépondérant. La partition musicale du *Narcisse noir* est signée Brian Easdale, le compositeur des *Chaussons rouges*. Elle fut préenregistrée et jouée pendant le tournage afin que tout s'accorde à son rythme. La musique guide le film, Powell et Pressburger s'inspirant des dessins animés de Walt Disney et de la musicalité du cinéma d'Abel Gance. Cette recherche du « film composé » se poursuit dans leurs œuvres suivantes et trouve son aboutissement avec *Les Contes d'Hoffmann* (1951), grand ballet d'images et de mouvement où tout est dévoué à la force prodigieuse de la musique.

Actrices et acteurs au sommet

Au-delà de la tornade esthétique, *Le Narcisse noir* réunit un casting d'exception. Compagne de Powell à l'époque, Deborah Kerr porte les tourments secrets de sœur Clodagh. Le charme insolent de David Farrar, sorte de Gary Cooper anglais, s'oppose au trouble diabolique de sœur Ruth, incarnée par Kathleen Byron. Pour les rôles indiens, les réalisateurs font appel à Sabu, superstar du cinéma d'aventures depuis *Le Voleur de Bagdad*, et à l'inoubliable Jean Simmons, jeune fleur de seize ans qui joue alors Ophélie dans le *Hamlet* de Lawrence Olivier.
